

En mettant le pied sur le rivage, il faut vous attendre à faire une première et rude épreuve de l'ardeur méridionale. Des nuées de portefaix se ruèrent sur vous pour s'emparer de vos bagages et les porter en ville, quoique vous fassiez, quoique vous disiez, malgré vous. Malheur, si dans cette bagarre vous n'êtes pas solide sur vos jambes, car vous pourrez bien saluer la terre de Provence comme fit autrefois un Scipion abordant le sol africain. Après cela dans votre chute, foutez-vous un pied, cassez-vous une jambe, c'est fâcheux, mais vous n'auriez rien à dire. Vous aurez affaire à la compagnie des Portefaix d'Avignon ; ces messieurs ont leurs plaques, ils sont en règle.

Quant aux maîtres d'hôtels, leurs attentions pour les étrangers sont délicates et courtoises. Ils les envoient chercher en voiture. Une calèche élégante à deux chevaux fringants nous emmena au galop dans la cour de l'hôtel de l'Europe, chez M<sup>me</sup> Pierron.

Quelques instants après, je gravissais avec un obligeant cicérone, les rues étroites et tortueuses qui conduisent au palais des Papes.

Je crois qu'il est en France très-peu de vues aussi grandioses, aussi magnifiques, que celle dont on jouit de la cime de ce lieu, aujourd'hui aride et désolé, mais qu'embellissaient jadis les jardins du palais des Papes.

Si, comme a dit le poète :

Il faut à l'édifice un passé dont on rêve  
Deuil, triomphe ou remords.

Le palais des Papes a certainement tout ce qui lui faut. Ce palais n'est plus que le triste témoignage d'une grandeur éclipsée; nous avons visité ces ruines imposantes où vivent encore tant de souvenirs, et nous ne saurions mieux retracer les impressions profondes qu'il a laissées sur notre âme, qu'en reproduisant ici le tableau vif et saisissant qu'en a donné M. Edgar Quinet :